

---

## TRADUCTEURS AU TRAVAIL

*Cela fait trente ans que Michel Gresset traduit Faulkner et les romanciers du Sud, en collaboration une fois sur deux ; participant à la création de l'ATLF en 1973 et d'ATLAS en 1983, cet universitaire n'a cessé depuis de batailler, solidaire des traducteurs à temps complet, pour la défense de la profession ; il a fondé en 1980 le prix Maurice-Edgar-Coindreau, qui récompense le meilleur livre américain de l'année en traduction française ; en 1990, à l'Institut d'anglais Charles V de l'université Paris VII, il a créé le fameux DESS, cette utopie réalisée qui mettait en place, en même temps que le CETL de Bruxelles, une véritable formation à la traduction littéraire. En un mot, Michel Gresset est l'homme de l'échange, du partage, du compagnonnage. L'importance de son œuvre, que risque de nous masquer la modestie et la simplicité de l'homme, ne se mesure pas au poids du papier : avec une quinzaine de livres traduits seulement, Michel Gresset est d'ores et déjà entré dans l'histoire de la traduction.*

## Michel Gresset

**TransLittérature :** *Quel a été ton apprentissage de traducteur ?*

**Michel Gresset :** Au départ, il y avait chez moi un intérêt pour la littérature américaine, mais je ne pensais pas traduire un jour. C'est Maurice Edgar Coindreau qui a fait de moi un traducteur. Je l'ai rencontré en 1962, en France puis en Virginie, où il s'était fait construire une maison. Il avait 72 ans et venait de prendre sa retraite de professeur, mais il continuait de traduire. Il traduisait aux États-Unis et apportait tous les ans une traduction finie à Gallimard, qui la lui prenait. Je l'ai longuement vu travailler, et je reste très étonné par la légèreté de son matériel : il n'avait que deux dictionnaires, le petit Webster (pas même le gros !) et le petit Larousse. J'étais allé le voir pour qu'il me parle de Faulkner, qui venait de mourir et qu'il avait déjà abondamment traduit. Puis nous nous sommes revus. Un jour il m'a dit : « Il y a une petite romancière de Caroline du Nord qui me paraît intéressante, vous devriez aller la voir et la traduire. » C'était Heather Ross Miller. Je l'ai vue, je l'ai traduite et le livre est sorti en 1967 avec une préface de Coindreau.

**TL :** *Il a relu ton travail ?*

**M.G. :** Oui. Je me souviens qu'après avoir examiné la première version, il m'a dit : « Intéressant, mais ce n'est qu'un premier jet... » Il m'a suggéré quelques corrections, par écrit je crois – je n'ai gardé aucune trace de cette collaboration.

**TL :** *Est-ce que tu as eu d'autres maîtres en traduction, directement ou indirectement ?*

**M.G. :** Oui, Pierre Leyris. Mais il est venu plus tard, à la fin des années 1970 je crois, et je me suis contenté de discuter avec lui, sans jamais collaborer. Il ne m'a même pas servi de mentor : nous parlions *autour* de la traduction, des œuvres qu'il traduisait – mais pas de son travail lui-même. Il n'en parlait pas volontiers. Coindreau lui ressemblait sur ce point. Pour le reste, ils étaient aux antipodes l'un de l'autre, et d'ailleurs ils ont soigneusement évité de

commenter leurs œuvres respectives... J'ai l'impression que pour Coindreau, par exemple, la rencontre avec l'auteur jouait un grand rôle, même si le plus souvent il traduisait *avant* de faire sa connaissance. Et s'il s'est détourné d'Hemingway, je crois que c'est pour des raisons plus humaines que littéraires... Alors que Leyris n'a pas cherché à fréquenter ses auteurs (lorsqu'ils étaient vivants), à l'exception de T.S. Eliot, ou de Kenneth White plus tard.

TL : *Et à part Coindreau et Leyris ?*

M.G. : J'ai aussi pas mal appris d'une personne moins connue, Marie Canavaglia, qui a traduit, entre autres, John Cowper Powys. C'est par intérêt pour son auteur (à qui j'avais rendu visite en 1961) que je l'ai rencontrée. Elle avait été la secrétaire de Céline. C'est elle qui disait : « Les éditeurs me demandent de traduire vite, bien et pour rien ; moi, je ne peux faire que deux de ces choses à la fois. » J'avais été frappé à l'époque par sa façon de travailler lentement, en laissant bien reposer entre deux couches...

TL : *Il y a en toi un professeur, un traducteur, un directeur de collection... Comment ces différents personnages se partagent-ils les vingt-quatre heures de la journée ?*

M.G. : Les vingt-quatre heures, elles éclatent !... Enfin, je dois dire d'abord que tout n'est pas arrivé en même temps. Au départ, traduire Faulkner me paraissait tout à fait au-delà de mes limites. Pendant ces trente-cinq années, la seule basse harmonique permanente a été l'enseignement. Je me dis maintenant, au moment où cela s'achève, qu'il aurait été bon de couper un peu pour faire autre chose. Je ne sais même pas quand j'ai trouvé le temps pour traduire. Ou plutôt si : pendant des années, j'y ai passé la plupart de mes vacances d'été.

TL : *Et pendant l'année universitaire ?*

M.G. : Impossible ! Sauf exception. En ce moment, par exemple, je retraduis *The Hamlet* de Faulkner avec Didier Coupaye pour le tome III de l'édition de la Pléiade, et là il faut bien se voir une après-midi par semaine, en moyenne. Dans le meilleur des cas, je peux libérer une journée dans la semaine, pas plus.

TL : *As-tu choisi toi-même les œuvres que tu as traduites, ou bien certaines sont-elles des commandes ?*

M.G. : J'ai choisi tous les livres que j'ai traduits, et refusé entre-temps plusieurs commandes, essentiellement pour des questions de temps – on m'a proposé un jour de traduire en six mois *Le bûcher des vanités*, un roman de 600 pages, avec de gros problèmes de vocabulaire (celui de la Bourse de

New York), alors qu'il me faut un an pour traduire un livre de dimensions moyennes.

**TL :** *On répartit les traducteurs en deux grandes catégories : les sourciers et les ciblistes. Desquels es-tu le plus proche ?*

**M.G. :** Je me sens plutôt cibliste. Je reconnais le primat du français en traduction. D'ailleurs, j'essaie de fonctionner ici, au DESS, en faisant comme si les problèmes concernant la langue d'origine étaient réglés. Reste à savoir évidemment quel français écrire, et si c'est le public qui doit en décider – ou l'idée qu'on se fait du public. Je crois que Berman et les autres ont raison de dire qu'il faut savoir faire violence à la langue d'arrivée ; mais je ne m'y résouds que si l'auteur lui-même l'a fait dans sa langue.

**TL :** *Tu travailles beaucoup en collaboration, et c'est sûrement un choix. Qu'est-ce que cela t'apporte ?*

**M.G. :** En fait, je m'aperçois que je travaille ainsi depuis le début, depuis Coindreau. Je ne le fais pas toujours (j'ai tout de même traduit seul près d'une dizaine de livres, soit la moitié de ma production), mais assez souvent ces derniers temps, et pour une bonne raison : comme l'a dit je ne sais plus qui, on ne peut plus être intelligent seul. Quand on travaille à deux, les trouvailles sont multipliées par deux, ou presque, et chacun sert de garde-fou à l'autre. Chacun surveille et veille sur l'autre. C'est donc une garantie supplémentaire. Et puis je me vois mal passer des heures seul sur un texte désormais, la présence d'un compagnon de route aide à avancer. Cela dit, pour moi, parmi tous les cas de collaboration possibles, la collaboration complète (où l'un et l'autre traduisent *ensemble tout* le texte) ne s'est imposée que récemment, à l'occasion de la révision d'un roman difficile comme *The Hamlet*, par exemple. Évidemment il faut s'entendre au quart de tour... Et surtout ne pas s'attendre à une économie de temps !

**TL :** *Quels sont tes outils ?*

**M.G. :** Celui qui me sert le plus, c'est le dictionnaire analogique, qui m'est constamment utile pour chercher des équivalents. Mais les dictionnaires sont de toute façon insuffisants, et très vite dépassés ; quand on a affaire au « business English », par exemple, on ne trouve rien qui soit vraiment à jour. D'où la nécessité d'apprendre à se documenter. J'ai vu comment on formait les étudiants à l'ESIT, parce que ma fille est passée par là : on les oblige à chercher, à se débrouiller par eux-mêmes pour trouver des renseignements, et à mon avis c'est quelque chose qu'on fait trop peu à l'Université. À cette occasion, j'ai appris l'existence de la Maison des dictionnaires, un lieu qu'il est très utile de connaître...

TL : *Tu t'es mis à l'ordinateur...*

M.G. : Oui, presque aussitôt, et ça rend de sacrés services.

TL : *Est-ce que tu fais passer tes textes par le gueuloir ?*

M.G. : Pas systématiquement, mais je fais des essais sur des fragments. Je lis à haute voix, mais sans jamais utiliser de magnétophone.

TL : *Te relis-tu parfois ? Et dans ce cas, comment juges-tu ton travail passé ?*

M.G. : Je pense que mon travail à moi aussi devrait repasser sur le marbre... On touche ici à la question de savoir pourquoi les traductions vieillissent, alors que les œuvres, en principe, ne vieillissent pas. Au fond, on peut se demander si vraiment elles vieillissent... J'étais à Lille l'autre jour, avec Edouard Glissant et Daniel Mesguich, qui ont dit tous les deux : « Surtout, qu'on ne touche pas aux traductions dans lesquelles on a découvert un auteur, parce que c'est dans celles-là qu'on souhaite les relire. » J'ai dit à Mesguich : « Il y a pourtant des premières traductions très fautives... » Il m'a répondu : « Ça m'est égal. » Il ne lit Kafka, par exemple, que dans la version Vialatte... Et Michael Lonsdale, qui devait faire un jour une lecture d'*Absalon ! Absalon !*, a ignoré la nouvelle version que je lui avais envoyée au profit de celle de Raimbault, qui présente près d'un contresens par page... Tout cela m'a donné un petit coup au moral. Je me suis dit : Mais pourquoi s'acharne-t-on à retraduire ? Je me console en pensant que l'on retraduit probablement pour les nouvelles générations.

TL : *Comment résous-tu le problème du passage d'une culture à l'autre ?*

M.G. : Je suis en ce moment au cœur de la question avec cette retraduction de *The Hamlet*, où nous avons un double problème de distance, à la fois dans le temps et dans l'espace, puisque l'histoire se passe vers 1900, et dans un contexte rural, alors que nous sommes des urbains. Et on s'aperçoit qu'inévitablement on traduit pour les Parisiens d'aujourd'hui.

TL : *Cette retraduction se fait-elle à partir de la version Hilleret, ou reprenez-vous tout à zéro ?*

M.G. : La traduction d'Hilleret n'est pas mauvaise, même s'il a complètement évacué la dimension comique, dans les dialogues notamment. On peut également lui reprocher, comme à tous les traducteurs de l'époque – sauf Coindreau bien sûr – sa méconnaissance de la langue et de la civilisation américaines. Mais nous avons son travail sous les yeux et nous n'hésitons pas à intégrer ses trouvailles. Nous gardons également un œil sur la traduction italienne, due à Pavese, qui nous rend parfois des services.

TL : *Faulkner est sans doute ton auteur le plus difficile...*

M.G. : Eh bien non ! Eudora Welty me donne davantage de mal, et je ne saurais trop dire pourquoi. On ne voit pas comment c'est fait, tout est tellement serré, tressé... On ne sait jamais pourquoi elle écrit telle ou telle chose, ou qui voit la scène. Cette question du point de vue, c'est pour moi fondamental. D'où l'importance pour moi des notions d'aspect, de modalité... Et ce n'est pas un hasard si Eudora Welty, qui en joue en virtuose, est peut-être le plus grand auteur américain du Sud des États-Unis.

TL : *Que penses-tu des éditions bilingues ?*

M.G. : On a l'habitude de dire que ces éditions juxtapaginaires sont l'épreuve absolue pour un traducteur, puisqu'on peut à tout moment contrôler son travail en le confrontant avec l'original sur la page de gauche. Mais je crois que cette présence de l'autre texte est en même temps un confort, un filet de sécurité : on peut se permettre de s'éloigner en se disant que de toute façon le lecteur peut se raccrocher à l'original. Pour ma part, je trouve tout à fait illusoire de croire qu'on puisse apprendre une langue de cette façon, et quant au traducteur, je ne crois pas du tout qu'il doive viser ce rapport de dépendance vis-à-vis de l'original : l'idéal, c'est quand même de produire un texte, un volume qui tienne debout tout seul.

TL : *On a déjà beaucoup parlé du DESS dans TransLittérature. Comment t'est venue l'idée ?*

M.G. : J'aimerais d'abord rappeler ce fait, à savoir que l'Université seule, même si elle se met en quatre, ne peut pas former un traducteur littéraire professionnel, et qu'il faut donc faire intervenir deux autres acteurs : les traducteurs chevronnés d'une part, et le monde de l'édition de l'autre. L'idée a germé dès les débuts d'ATLAS, vers 1985, mais elle a mis plusieurs années à se préciser et se matérialiser. On peut considérer comme des ébauches le séminaire de maîtrise de stylistique comparée de l'anglais et du français que nous avons animé, Jacqueline Guillemin-Flescher et moi, à Charles V au début des années 1980, et l'atelier de traduction qui a réuni de façon informelle, de 1989 à 1991, toujours à Charles V, un petit groupe de traducteurs professionnels, d'universitaires et d'étudiants avancés. Le DESS, lui, a un peu tardé à venir au monde, à cause du mal que nous avons eu à obtenir l'aval du ministère... Et le projet n'aurait pu se réaliser si Françoise Cartano n'avait pas si vigoureusement poussé à la roue.

TL : *Quels sont tes projets ?*

M.G. : La retraite approche... Libéré de ma tâche d'enseignant, je compte évidemment me remettre à la traduction – si l'on veut bien encore me

confier des textes à traduire. Mais je compte aller plus loin, et réfléchir au rôle (que je crois décisif) joué par les traductions dans les échanges culturels de la France avec les États-Unis (je suis bien obligé, comme naguère Coindreau, de continuer à exclure le non-américain, parce que je le connais beaucoup moins bien). Je reste fasciné par le parallélisme entre Poe et Baudelaire d'une part, Faulkner et ses « hérauts » en France d'autre part. Mais il y a aussi le contemporain : je crois me souvenir que la moitié au moins des titres mentionnés par Marc Chénétier dans son livre *Au-delà du soupçon* n'ont pas été traduits.

TL : *As-tu l'impression qu'on traduit mieux qu'avant ?*

M.G. : Il y a eu à toutes les époques de grandes traductions et d'autres moins grandes... Le progrès le plus net, c'est le respect de l'auteur, en ce qui concerne d'abord l'exhaustivité. Dans les années 1930, il était courant que le traducteur « oublie » des passages ! Giono traduisant Melville, par exemple, esquivait chaque fois qu'il rencontre un vrai problème... Quant aux éditeurs, ils ne surveillaient pas (de ce point de vue-là, entre nous, je crois que, pour la plupart, ils n'ont pas beaucoup changé). Cela dit, je vois encore des traductions qui sont loin d'être impeccables, signées parfois par des grands noms de la traduction, des gens primés ! Et il ne s'agit pas seulement de personnes contraintes de travailler vite pour nourrir leur famille... Il y a d'autre part un progrès certain dans la reconnaissance de notre travail. Je viens de lire le livre de Glissant, *Faulkner, Mississipi*, dont je voudrais citer un passage d'autant plus frappant que l'auteur lui-même n'est pas traducteur : « Les si belles traductions en langue française, quand même elles laissent perdre du grenu du langage (paysan ou policé), contribuent fortement à souligner les structures et les intentions de l'œuvre. L'art de la traduction est entré dans le cercle de la création littéraire comme une des transversales qui révèlent l'une à l'autre des intentions poétiques diverses mais aujourd'hui convergentes. Plus on traduit cette œuvre, et plus on la "comprend". » Cela dit, il arrive encore qu'au Panorama de France-Culture on parle d'une « traduction splendide » sans mentionner le nom du traducteur. Là encore, c'est le mythe de la transparence (ou de l'invisibilité) qui fonctionne à plein : en France, on édite un auteur étranger *comme si* c'était un auteur français.

TL : *Tu étais présent aux débuts de l'ATLF en 1973, tu as même été son président par interim ; peu d'universitaires se sont battus autant et aussi longtemps que toi pour la défense du traducteur professionnel, alors que la traduction n'est pas ton gagne-pain. Pourquoi ?*

M.G. : La réponse, c'est peut-être mai 68. J'ai toujours eu la conviction

qu'on ne peut pas être traducteur sans se faire aussi militant. Il était clair pour moi, quand nous nous sommes séparés de la SFT en 1973, que la traduction littéraire devait se battre sous son drapeau à elle – même si la spécificité de la traduction technique n'est pas pour moi évidente, et même si je ne sais toujours pas définir de façon rigoureuse la traduction littéraire... Je conçois mal qu'on puisse traduire tout en restant à l'écart de l'ATLF. J'ai donc joué à l'époque un rôle de pont entre les traducteurs à temps plein et ceux à temps partiel : on a projeté ce rôle sur moi, et je l'ai accepté volontiers, pour éviter qu'un fossé ne se creuse. J'ai l'impression que de ce point de vue, aujourd'hui, cela se passe plutôt bien – comme le prouve, au DESS, la collaboration fructueuse entre traducteurs des deux « bords ». Mais il faut rester vigilant...

Propos recueillis par  
Michel Volkovitch

Michel Gresset a traduit, seul ou en collaboration avec Maurice Edgar Coindreau, Didier Coupaye, François Pitavy, Armand Hamy, Gérard Petiot, Philippe Mikriammos ou Sophie Mayoux, trois livres de Heather Ross Miller, trois de Eudora Welty, un de Fred Chappell et huit de William Faulkner. Il a assuré l'édition du tome I de Faulkner dans la Pléiade ainsi que du tome III (à paraître), édité plusieurs numéros spéciaux de revues et publié de nombreux articles en français et en anglais. Il co-dirige la collection « Bibliothèque américaine » au Mercure de France.